

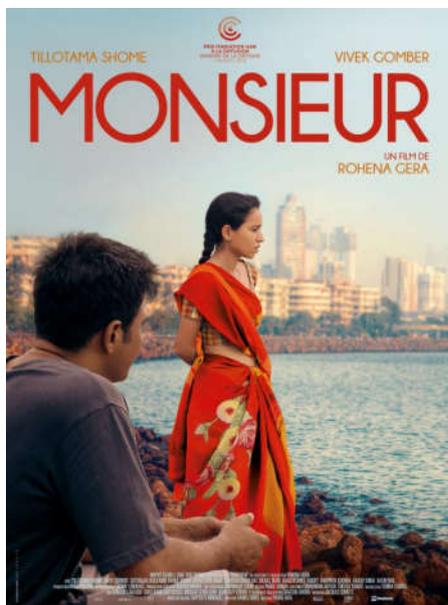
ECRAN TOTAL

6 au 19 FEVRIER 2019

Monsieur de Rohena Gera

avec Tillotama Shome, Vivek Gomber, Geetanjali Kulkarni

1h39 - Inde - Date de sortie : 26/12/2018 – Diaphana distribution



Ratna est domestique chez Ashwin, le fils d'une riche famille de Bombay. En apparence la vie du jeune homme semble parfaite, pourtant il est perdu. Ratna sent qu'il a renoncé à ses rêves. Elle, elle n'a rien, mais ses espoirs et sa détermination la guident obstinément. Deux mondes que tout oppose vont cohabiter, se découvrir, s'effleurer...

- . Semaine Internationale de la Critique – Cannes 2018 : **Prix Fondation Gan à la diffusion**
- . Festival International des Jeunes Réalisateurs de St Jean de Luz 2018 :
 - **Chistera du public**
 - **Grand Prix**
- . Festival du Film de Cabourg – Journées romantiques 2018 : **Prix du Public**

BIOGRAPHIE ET FILMOGRAPHIE DE ROHENA GERA



Étudiante en arts à la Stanford University en Californie et au Sarah Lawrence College à New-York, Rohena a travaillé dans le cinéma et la télévision occupant des fonctions très différentes, d'assistante-réalisatrice à scénariste, puis productrice et réalisatrice indépendante.

Le dernier projet en date de Rohena, What's love got to do with it ?, un film documentaire, a été présenté en première au Festival International du Film de Bombay en 2013, avant de devenir le premier documentaire acheté par Netflix en Inde.

Elle a produit et réalisé une campagne à but non-lucratif intitulée «Stop the Hatred», afin de combattre le communautarisme, dans laquelle 16 icônes nationales se sont engagées. Ces spots ont été diffusés dans 240 cinémas dans le monde.

Elle a écrit pour des réalisateurs du cinéma populaire hindi, dont Kunal Kohli et Rohan Sippy, ainsi que pour Santosh Sivan et Ram Madhvani (représentants du cinéma indépendant indien). Elle a co-écrit Kuch Na Kaho (avec Abhishek Bachchan et Aishwarya Rai) et Thoda Pyaar Thoda Magic (avec Saif Ali Khan et Rani Mukherjee). Alors que Rohena était directrice des communications chez Breakthrough (organisation internationale à but non-lucratif basée à New-York), la Fondation des Nations-Unies l'a nommée conseillère dans sa campagne pour la conservation de la faune en Inde.

Le scénario de Monsieur a été invité au Laboratoire de Sundance, c'est son premier long métrage de fiction.

Filmographie de Tillotama Shome

2018 : Monsieur

2017 : The Song of Scorpions

2014 : Le Secret de Kanwar

Filmographie de Vivek Gomber

2018 : Monsieur

2016 : Court (en instance)



Note d'intention de la réalisatrice

La façon dont les Indiens aisés des villes traitent leurs domestiques est un secret inavouable. Même les individus en apparence les plus évolués et progressistes ont intégré une hiérarchie très clairement définie, car les normes sociales sont tellement enracinées qu'il est presque impossible de les combattre.

La fracture des classes sociales en Inde aujourd'hui est aussi forte que la discrimination raciale aux États-Unis des années 1950. La différence est qu'ici elles ne sont même pas identifiées comme un problème. Il est considéré totalement normal d'exploiter, ignorer et traiter comme inférieures des personnes qui vivent et travaillent dans les foyers aisés. Une histoire d'amour entre un patron et sa « servante », comme on les appelle toujours, et comme ils s'appellent eux-mêmes, conduirait ces deux personnes au ridicule et à la honte.

Nous sommes totalement embourbés dans un système de castes. Je dis nous car je me sens tout aussi impliquée dans cela. Dans mon enfance, j'avais une nounou qui habitait sous notre toit, et je ne comprenais pas le fait qu'elle vive dans notre maison tout en étant traitée comme inégale, inférieure. Les domestiques en Inde, encore aujourd'hui, ne s'assoient pas dans les mêmes fauteuils que les personnes pour lesquelles ils travaillent. Ils n'utilisent pas le même verre pour boire de l'eau... Il existe une séparation pour tout.

Ils peuvent parfaitement bien dresser la table pour un repas, mais eux, ils mangeront à même le sol dans la cuisine, dans des assiettes en métal. Ils dorment également à même le sol, sur des matelas ou des nattes de bambou qui sont déroulées dans une cuisine ou dans un couloir, discrètement roulées et rangées le jour.

Les gens vivent côte à côte, dans un espace intime, mais divisé, où deux mondes complètement différents coexistent sous le même toit.

C'est le monde dans lequel se passe cette histoire. Néanmoins, Monsieur n'est pas un traité de classe ou de culture. C'est l'histoire humaine d'un amour qui transcende les normes sociales.

Quand Ashwin commence à éprouver quelque chose pour sa domestique, qui est la seule personne qui le comprend, il lutte contre ses sentiments. Car même ne serait-ce qu'imaginer une relation avec elle est complètement tabou. Il va devoir se demander qui il est vraiment en tant qu'homme et s'il peut assumer la société dans laquelle il vit...

Ratna, domestique, est veuve et a très peu de ressources financières. Mais elle a ses rêves et travaille dur vers ce qu'elle imagine être une nouvelle vie. Elle n'est pas limitée par son statut actuel dans la société. En fait, Ashwin est beaucoup plus pris au piège qu'elle.



Visuellement, nous voyons que le monde de Ratna est ouvert. Nous la voyons à la campagne, et même à l'extérieur dans la ville, s'engager avec tout ce qui est autour d'elle. Ashwin, au contraire, est piégé dans sa voiture climatisée, son bureau et sa maison... C'est un cocon privilégié qui l'étouffe. Il essaie de faire ce qui est juste par rapport à sa famille, mais peut-il être fidèle à lui-même tout en restant «bon» aux yeux des autres ?

La conception de l'éclairage reflétera les contrastes de ces deux personnages. Le monde de Ratna est plus dynamique, plus naturel et plus rude. Ashwin est plus subtil et contenu. Dans l'appartement les couleurs sont limitées, et la lumière est contrôlée, filtrant à travers les stores ou l'éclairage artificiel. Cela changera lentement à mesure que son monde change et que la normalité est menacée. Souvent, les personnages seront encadrés par des portes, ou vus à travers des fenêtres qui divisent l'espace afin de souligner leur relation à l'espace, autour d'eux et en eux-mêmes. Quand Ashwin commence à remarquer Ratna, elle émerge de l'ombre pour nous aussi. Mais l'espace entre eux est toujours barré. Le plateau qu'elle utilise pour le servir est un exemple, qui nous rappelle l'obstacle qui les

sépare.

Je voudrais permettre aux silences dans le film de parler de tout ce qui ne peut pas être dit. J'aime l'utilisation de la musique chez Wong Kar Wai où nous ressentons la complexité des émotions, sans explications verbeuses. La musique dans le film devra être aussi proche de la pensée, ce qu'on ne peut retranscrire par l'image ou les mots.

Bombay joue un rôle central dans le film. C'est la ville des possibles, pour Ratna et sa sœur. Par exemple, lors de son premier voyage dans la ville, Ratna se permet de porter des bracelets, ce qui est tabou pour une veuve. Bombay leur permettra de construire leur vie. Pour Ashwin, Bombay est confortable, mais peu enthousiasmante. Nous voyons la ville de leurs deux points de vue, fermée pour lui, ouverte et inspirée pour elle.

Monsieur est une histoire d'amour, mais c'est surtout un film qui dénonce l'impossibilité pour la femme et la veuve indienne d'être une figure puissante. Je ne veux pas qu'on éprouve de la pitié pour Ratna. Elle est inspirante et nous devons tomber amoureux d'elle, tout comme Ashwin... parce que je crois que l'amour est la plus puissante incitation à repenser notre vision du monde.

Rohena Gera dénonce les inégalités sociales qui pèsent en Inde, à travers une histoire d'amour interdite entre une domestique et son patron.

Au plus loin de ses souvenirs, Rohena Gera garde l'image de la nourrice qui s'occupait d'elle lorsqu'elle était enfant. Une nounou qui « faisait partie de la famille et qui, en même temps, en était exclue », souligne la réalisatrice, née en Inde, où elle a grandi et vécu longtemps. Ce conflit, dont elle avoue qu'il l'a agitée toute sa vie, a inspiré son premier long-métrage, *Monsieur (Sir)*, sélectionné à Cannes dans la Semaine de la critique.

A Bombay, Ratna (Tillotama Shome) est employée chez Ashwin (Vivek Gomber), fils d'une riche famille de la ville. Il ne manque de rien et traîne pourtant une forme de mélancolie qui le rend doux. Elle a quitté sa province pour échapper à

l'assujettissement familial et au poids de son veuvage, une situation jugée encore taboue dans de nombreuses villes indiennes. Bien qu'instruit et respectueux, Ashwin n'échappe pas aux règles d'une tradition qui sépare les domestiques de leur patron. Ratna le sert à table et retourne prendre son repas, assise par terre, dans la cuisine. Ils échangent peu dans cet appartement où va se dérouler un huis clos dont la réalisatrice va tirer parti pour mettre en scène la séparation, cadrant l'un et l'autre de ses personnages dans des portes ou à travers des fenêtres et glissant la caméra entre deux pièces que sépare une cloison.

Une grande délicatesse

Mais dans cet espace de promiscuité où les corps ne peuvent pas toujours éviter de se frôler, naissent, à travers les silences, des sentiments contre lesquels Ratna comme Arshwin ne peuvent pas lutter. Parvenant à échanger timidement quelques phrases, puis à se parler plus ouvertement, elle va trouver en lui une source d'encouragement à ses désirs de mener une vie nouvelle ; il va recevoir d'elle une écoute qui rompt sa solitude et va l'obliger à se demander quel homme il est au sein de cette société dans laquelle il vit.

Rohena Gera filme avec une grande délicatesse ces deux êtres suspendus à un amour interdit, dont les émotions affleurent sans être prononcées. Militante, la réalisatrice ne fait pas pour autant de son héroïne une victime, préférant la montrer en train de se

battre pour s'élever dans la société, en train de danser, de sortir de l'appartement pour se rendre dans sa famille à la campagne, tandis que Ashwin lui y est contraint, empêché, prisonnier de son cocon. Bombay et le monde extérieur ne lui apparaissent guère autrement, dans le film, que de la terrasse de chez lui.

Monsieur porte l'empreinte de la douceur et de la détermination qui émanent de sa réalisatrice. Et cette histoire d'amour qu'elle inscrit fermement dans une réalité sociale et politique dont elle espère faire bouger les lignes, dit à la fois son besoin de dénoncer le statut réservé aux femmes indiennes tout autant qu'aux laissés-pour-compte, et son envie d'espérer. **(Le Monde : Véronique Cauhapé – 17/05/18)**



Avec douceur et subtilité, Monsieur bouscule les conventions pour montrer l'héritage des castes, pourtant abolies, et invite à reconstruire des relations dans le respect mutuel.
(La Croix : Corinne Renou-Nativel)

Une histoire sentimentale à la mise en scène discrète et soyeuse, qui évite tout discours manichéen pour se concentrer sur la puissance du désir. **(Ouest France – La Rédaction)**

ROHENA GERA : « JE VOULAIS ILLUSTRER DEUX MONDES DANS UN MÊME ESPACE »

Rencontre avec la réalisatrice Rohena Gera, dont le premier long métrage, Monsieur, a été présenté à la Semaine de la critique lors du Festival de Cannes.

À Bombay, Ratna (Tillotama Shome), jeune veuve qui a quitté son village, est employée chez Ashwin (Vivek Gumber), fils d'une riche famille de la ville. Une société dans laquelle la séparation est de tous les instants. Dans le huis clos de l'appartement va pourtant s'installer des sentiments contre lesquels aucun de deux protagonistes ne pourra lutter. L'amour n'est pas qu'enfant de bohème. Monsieur (Sir) est une délicate dénonciation du système de castes qui prévaut en Inde et de la condition des femmes. Une ode à l'espoir humain.

D'un point de vue cinématographique, quels ont été vos choix ? Comment avez-vous écrit le scénario ?

Rohena Gera : Je ne voulais pas installer une problématique de victime et d'opresseur mais mettre deux personnes sur un pied d'égalité dans une histoire d'amour. Pour montrer la situation comme elle est. Sans juger les personnages. Je voulais quelque chose de simple. Il y avait, dans le scénario, des choses moins linéaires mais on a changé au moment du montage. Quand j'ai imaginé le film, l'appartement était très important. Tout

se passe là. On est dedans et on se dit que là, tout est possible. D'ailleurs, quand il lui propose de sortir, elle refuse. Le couloir de l'appartement, par exemple, est devenu très important parce que ça évolue. Ils s'y croisent, elle apporte des plateaux de thé ou de nourriture. Parfois le couloir les rapproche, parfois il les éloigne. Je voulais illustrer cette histoire de deux mondes dans un même espace.

Le fait de tourner en intérieur vous a-t-il amené beaucoup de contraintes ou avez-vous pu avoir le choix, notamment au niveau de la lumière ?

Rohena Gera : Je voulais un monde doux et parfait pour son monde à lui, son intérieur. En revanche, quand elle est à l'extérieur, c'est moins parfait, moins contrôlé. La lumière est moins douce. On a joué avec cette différence. Je voulais un bois qui brille pour les meubles. Même la peau du personnage, je la souhaitais un peu couleur bois. Quelque chose de chaud et d'agréable à l'intérieur et justement

presque trop parfait. Parce qu'il est un peu dans une cage dorée. En Inde, les familles mettent beaucoup de pression. Il est très difficile de tout nier, tout rejeter. On imagine qu'il a tout mais en fait il n'a rien parce qu'il n'a pas de rêves, pas de liberté. C'est ça qui est intéressant. Quand elle est dehors, Ratna a des envies. Lui, tout est contrôlé. Mais enfermé.

Pourquoi les deux personnages sont-ils, en permanence, séparés par un objet ?

Rohena Gera : Les seules fois où il n'y a rien entre eux, ils ne savent pas quoi faire, comme lorsqu'elle pleure. Lui est debout, complètement perdu. C'est cela le poids de la société. Il ne peut même pas lui toucher la main. Il ne peut rien faire. Nous avons un peu planifié cette idée d'objets qui les séparent. Mais j'ai laissé faire et c'est venu naturellement. Je n'avais pas besoin de forcer. Si elle vient, c'est pour quelque chose de précis. Elle ne peut arriver et le voir pour rien.

Elle est la servante. La seule fois où elle le fait, lui parle de son propre passé, elle est très mal à l'aise et lui continue à lire son journal. Je voulais qu'on le sente plus que le fait de le remarquer. En même temps, les mondes sont liés. Elle voit tout. Elle habite chez lui. Elle sait mieux que la famille d'Ashwin ce qui se passe. En Inde, on vit comme ça. Il y a toujours quelqu'un à la maison qui sait tout, mais qui se tait.

N'y a-t-il pas le danger de minimiser le véritable statut social de Ratna ?

Rohena Gera : Il y a beaucoup de femmes indiennes victimes. Ce qui se passe en Inde actuellement est vraiment horrible. Mais, pour ce film, je voulais autre chose. Je pense qu'on peut être inspiré par les gens qui n'ont rien, qui doutent de tout mais qui arrivent à rester debout, à se battre et à trouver des solutions. C'est une inspiration. Parce que ces gens n'ont pas le temps d'être victimes, de se

plaindre. Ils doivent continuer. Ratna est veuve. Mais il y a aussi des femmes dont les maris ne font rien, boivent, les frappent. Et, dans ces cas, la femme fait tout. C'est la seule qui gagne de l'argent et elles sont vivantes. Elles sont courageuses, arrivent même à faire des blagues avec leurs copines. **(L'Humanité : Pierre.Barbancey)**

Un premier long métrage de fiction qui aborde avec subtilité les barrières de classe et la difficulté à assumer ses sentiments dans un environnement étriqué.

C'est le premier long métrage de fiction d'une cinéaste qui fut étudiante à la Stanford University en Californie et au Sarah Lawrence College de New York, avant d'être scénariste, assistante réalisatrice, productrice et auteure de documentaire.

Monsieur a été conçu à partir de souvenirs d'enfance de Rohena Gera : petite fille, elle ne comprenait pas pourquoi sa nounou ne devait pas s'installer à la table familiale et était tenue de dormir par terre dans une chambre exigüe. Au-delà de cette préoccupation, la réalisatrice traite de la condition des domestiques et de la classe populaire en Inde. En dépit de

l'abolition officielle du système des castes, le pays vit encore sous le joug de préjugés ancestraux qui perturbent la mixité sociale et engendrent un système discriminatoire envers les moins aisés.

Ratna fait partie de cette classe défavorisée, et doit en plus supporter sa condition de femme opprimée. En tant que veuve, elle est en effet sommée de mener une vie discrète et d'entreprendre une sociabilité minimale, sa belle-famille ne l'ayant laissée partir en ville que parce qu'elle devenait dans ce cas une bouche en moins à nourrir.



La jeune femme économise ses maigres gages pour payer les études de sa petite sœur, et souhaite elle-même se former afin de travailler dans la grande couture ; mais là, elle se heurte à une hostilité de classe qui lui dénie le droit de s'émanciper par un emploi noble, et les portes se ferment à elle. Le mérite de la réalisatrice est de ne pas trop mettre en exergue les déterminismes sociaux, et d'établir un parallèle entre les déboires de Ratna et ceux d'Ashwin, le jeune homme de bonne famille, qui semble le plus à plaindre des deux. Guère épanoui entre une fiancée infidèle, une mère possessive et un

environnement professionnel qui l'opprime, Ashwin manifeste moins d'audace que sa servante : « *Visuellement, nous voyons que le monde de Ratna est ouvert. Nous la voyons à la campagne, et même à l'extérieur dans la ville, s'engager avec tout ce qui est autour d'elle. Ashwin, au contraire, est piégé dans sa voiture climatisée, son bureau et sa maison... C'est un cocon privilégié qui l'étouffe. Il essaie de faire ce qui est juste par rapport à sa famille, mais peut-il être fidèle à lui-même tout en restant "bon" aux yeux des autres ?* », a déclaré la réalisatrice.



Par petites touches délicates, elle filme le rapprochement tant inéluctable que difficile de deux êtres que tout séparait initialement, alternant dialogues explicatifs et non-dits suggestifs, avec une pudeur et une retenue qui ne sont pas sans évoquer **In the Mood for Love** de Wong Kar-wai, qu'elle cite explicitement dans le dossier de presse. L'art de Rohena Gera s'appuie sur un travail plastique subtil : des assiettes, meubles ou plateaux placés entre les deux personnages accentuent l'idée qu'ils sont entravés par une distance ; mais s'ils respirent le même air ou se retrouvent côte à côte, des barrières invisibles paraissent les séparer malgré tout, ce qui ne rend que plus troubles les audaces

de Ratna ou Ashwin, lorsqu'elle offre une chemise à son patron ou quand il ose lui effleurer la main. On pourra objecter qu'il manque au film une certaine aspérité, le métrage se situant dans un projet créatif médian, quelque part entre la subversion romanesque **The Housemaid** de Im Sang-soo et l'académisme de **Miss Daisy et son chauffeur** de Bruce Beresford, pour citer d'autres œuvres ayant abordé le thème de l'attirance amicale, amoureuse ou sexuelle au-delà des barrières sociales. Cela ne constitue qu'une réserve mineure eu égard aux réelles qualités de ce récit touchant. **(aVoir-aLire – Gérard Crespo)**